

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nouvelles pièces de Jean Barbeau

Denis Saint-Jacques

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Jacques, D. (1979). Compte rendu de [Nouvelles pièces de Jean Barbeau]. *Lettres québécoises*, (16), 26–28.

Nouvelles pièces de Jean Barbeau

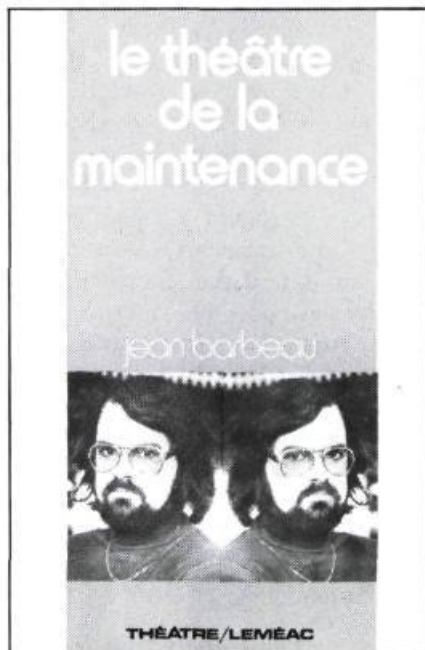
Je n'avais pas eu l'occasion d'écrire ici à propos de Jean Barbeau. Il est de ces dramaturges pour qui l'élection de 1976 a marqué un tournant avoué dans la poursuite de l'aventure dramaturgique. Mais l'édition ne nous avait pas encore donné lieu d'en juger. Autrefois — je veux dire au début des années soixante-dix . . . —, Barbeau représentait crûment les opprimés québécois, *Glogu*, *Solange*, ou encore tentait de démonter les mécanismes de leur oppression par la distanciation parodique : *Le Chemin de Lacroix*, *Le Chant du sink*, *Ben Ur*, etc. Toujours en quelque articulation, le joul servait de symptôme révélateur. En très peu de temps, nous nous étions faits à un style, une thématique de Jean Barbeau. Nous attendions la suite que les aléas du marché de l'édition faisaient tarder. Voici coup sur coup trois nouveaux titres chez Leméac : *le Théâtre de la maintenance*, *le Jardin de la maison blanche*, *une marquise de Sade et un lézard nommé King-kong*. Si la première pièce remonte déjà à 1973, les deux autres plus récentes permettent de se faire une idée de l'évolution actuelle de la production de Jean Barbeau. Plusieurs nouveaux textes d'ailleurs seraient prêts pour publication et nous devrions pouvoir les lire bientôt. Mais ceux dont nous disposons peuvent donner un aperçu de la démarche du jeune dramaturge depuis son établissement dans la lointaine Abitibi.

- *Ce sont des phrases de Cyrano.*
- *Ah ! C'est une langue qui doit se rapprocher du français . . .*

Le Théâtre de la maintenance, même s'il a été repris et modifié en 1979, date de 1973. On y retrouve cette analyse du jeu de l'oppression linguistique que les

autres pièces des mêmes années nous ont rendu familière. Le « maintenance » du titre fleure bon le crottin de notre joul. Mais le lieu de l'oppression résulte d'une commandite à intention didactique : c'est la scène même du théâtre qu'il faudrait faire connaître en ses dessous au public scolaire de la Nouvelle compagnie théâtrale. Voilà donc Barbeau écrivant son *Impromptu de Montréal* et jettant un regard critique sur son métier. Et de chercher les opprimés du théâtre : ceux qui y travaillent, mais n'en tirent pas profit. Nul besoin d'aller très loin, les travailleurs consacrés à l'entretien font bien l'affaire. Les héros seront donc les membres d'une de ces équipes de « maintenance » qui investissent les salles de spectacle hors des heures de représentation. Ils ont deux missions : d'abord de faire découvrir le théâtre en ses dessous, machines et machinations, accessoires et mise en scène, mais surtout, en fin de compte, de faire comprendre que le jeu de la scène a quelque chose à voir avec celui du pouvoir de la parole, bien entendu, mais par là, pouvoir tout court.

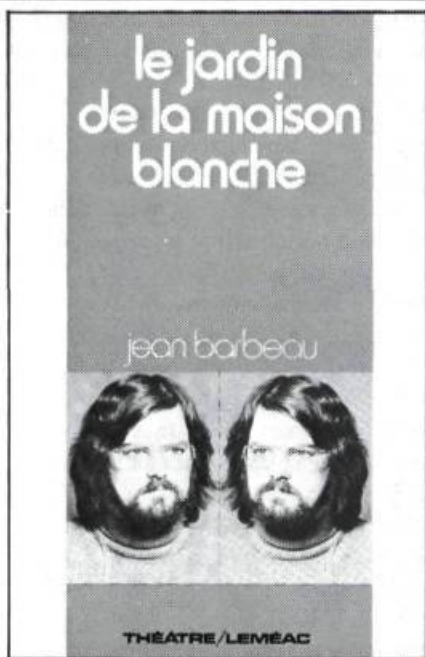
Dans ce manège, le joul québécois a quelque difficulté avec le palefroi littéraire d'un certain *Cyrano*, mais à la longue, ils conjuguent tous deux leurs efforts contre le dressier, le « boss » de l'équipe, et remportent ainsi une plaisante victoire où les nécessités du « happy end » ont leur influence. Pour montrer le théâtre, quoi de mieux que de le redoubler et d'y introduire à un second niveau le théâtre lui-même ? Cette manifestation s'opère en deux temps. Le premier moment est celui d'une adaptation du *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand qu'utilise un des travailleurs de l'équipe pour appuyer les entreprises amoureuses d'un camarade, par hasard dénommé Christian, en vue d'obtenir les faveurs d'une . . . Roxane, vous l'aviez sûrement deviné. Cette adaptation se fait par les voies de la citation opportune, du commentaire distancé et de quelques torsions à l'intrigue d'origine qui bénéficient au *Cyrano*, Bergeron, de cette reprise : il n'a pas besoin de mourir pour qu'on perce son secret et qu'on le récompense d'une scène . . . de ménage. En ce cas, la supériorité linguistique en amour s'obtient par des voies assez différentes de ce que *Joualez-moi d'amour* nous avait déjà fait voir. La virtuosité du français littéraire pourrait être manipulée à l'avantage des démunis, mais de toutes façons, laisse entendre Barbeau, pour gagner, il faut maîtriser la parole. Cela ne vaut pas qu'en amour, le deuxième temps de la pièce nous situe au plan des relations de travail où le jeu de la scène et de la langue sert avec profit les travailleurs en revendication contre leur « boss ». L'occasion en est le congédiement d'une employée pour ébriété à l'ouvrage. Là, une « Maheux-sait-toute » dont le nom nous aiguille vers le rôle, « étudiante, militante » syndicale, organise une manifestation de solidarité sous la forme d'une création collective pour convaincre le patron



récalcitrant de revenir sur sa décision. Prenant sa leçon de *l'Opéra de Quat' sous*, Barbeau termine cette action heureusement et en chansons. Mais on peut rester perplexe quant au pouvoir du théâtre de plaider avec succès les griefs de relations de travail. Le dramaturge veut peut-être enseigner qu'au théâtre l'illusion prime.

— *Nous sommes nés sur un continent fabuleux, au passé légendaire, au présent merveilleux, à l'avenir plein de promesses . . .*

Le jardin de la maison blanche date de 1978 et nous mène en une fiction différente en effet de celles qui l'ont précédée. L'espace politique s'y élargit aux États-Unis comme le titre le laisse deviner et la question du joual se trouve écartée par force. Restent les opprimés fidèles au rendez-vous : Normand, un noir diabétique, Benoît, un chômeur névrotique, Marc, un macho aliéné, Hélène, la femme tatouée, son souffredouleur, et Jacinthe, une jeune fille maintenue de façon permanente dans le coma. Chacun sert à illustrer les leurres et les traquenards de l'American way of life ; la pièce est une allégorie, un de ces drames à message où la morale se révèle lourde et insistante. Heureusement, la critique réaliste didactique se réalise par un étonnant artifice de théâtre qui donne sa substance à la pièce. Barbeau a imaginé un lieu d'action qui serait le coma partagé de ses cinq héros ; une tentative de suicide aux barbituriques pour Benoît, un affaiblissement dû à un manque de sucre pour Normand, un accident de voiture pour Marc et Hélène conduisent à une improbable réunion dans l'univers hanté par Jacinthe. Une fois là, les personnages ont à découvrir ce qui leur est arrivé, à se révéler les uns aux autres dans leur faiblesse constitutive et à décider entre la vie et la mort : choisir entre l'échelle vers les cintres ou la trappe vers les dessous. La force morale de l'allégorie réside dans le degré de crédibilité et d'intérêt des héros. Mais le bon noir socialement généreux malgré les brimades, le pauvre chômeur drogué névrosé, le mâle dur qui brutalise sa femme et conduit trop vite son « char », la malheureuse têtue violée qui l'endure, ont toute l'épaisseur



de clichés authentiques : ils sont prévisibles au point d'ennuyer. Heureusement, Jacinthe, la comateuse permanente, révèle une densité fantasmagorique beaucoup plus saisissante. L'ardeur triomphante et désespérée à la fois avec laquelle elle se construit d'elle-même et de son univers une image de bonheur et d'équilibre : « Moi, j'interprète Joie-de-Vivre, qui est le personnage central de l'histoire . . . » se heurte sans cesse aux multiples lapsus qui trahissent l'instabilité de l'édifice. Et la catastrophe finale où, abandonnée des autres personnages, elle délire en un des monologues vraiment tragiques de notre théâtre doit être presque insupportable à la scène. Le : « Tuez-moi ! » final a l'accent de la vérité. Cette folie fait même heureusement oublier que Barbeau lui a opposé les personnages valorisés, Normand, Benoît et Hélène qui courageusement surmontent leurs faiblesses et acceptent de vivre et l'a reléguée avec Marc qui refuse de voir les siennes et doit donc mourir. Son retour in extremis dans l'entre-deux mondes et son impuissance à s'en délivrer la fait échapper à cette opposition bien pensante. Elle reste en scène derrière le rideau ou le noir qui l'efface : la bonne foi n'a pas le dernier mot quand hurle la folie.

— *Non. Je suis ridicule . . . Lilliputien ! Fils de petit ouvrier. Petit fonctionnaire sans envergure . . .*

avant
«les fées»,
il y a eu...



89p.
\$4.50

Née à Saint-Pierre-de-Wakefield, Gaby Déziel-Hupé a presque toujours demeuré dans la région de l'Outaouais. Son palmarès d'auteur dramatique est fort impressionnant : plus de quarante pièces.

Au sujet de *Délivrez-nous du mâle . . . amen!*, l'auteur nous dit : "Il s'agit d'une satire, pour ne pas dire "un drame historique", écrit expressément pour une société qui base désormais la valeur des êtres et des choses sur le montant qu'elle doit payer pour les acquérir . . . Les personnages, la mise en scène, les costumes, tout est ici symbolique."

Délivrez-nous du mâle . . . amen! a même connu une carrière intéressante en Belgique où le Théâtre de l'Arlequin l'a montée.

DIFFUSION EN LIBRAIRIE
Les Messageries littéraires
des éditeurs réunis inc.
6585, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2S 2S1
Tél. : (514) 279-8476



éditions Asticou

46A, rue Saint-Raymond Hull (Québec) J8Y 1R7
Tél. : (819) 776-5841

du monde à connaître...

Henry Desjardins
Figurant et Forgeron



145p.
\$5.00

Inconnu jusqu'au début des années 1960, Henry Desjardins a laissé une oeuvre mince mais riche. Dans un ouvrage très bien présenté, Suzanne Lafrenière fait revivre l'homme, l'époque et l'oeuvre.

"Henry Desjardins, l'homme et l'oeuvre est, dans le domaine de l'imprimé, une réussite qui fait songer à un magnifique mausolée. Les éditeurs et l'auteur, Suzanne Lafrenière, ont rivalisé pour élever, en l'honneur d'Henry Desjardins, poète de Hull, un monument d'une grande dignité en même temps que d'une belle simplicité."

—Paul Gay, LE DROIT

"Une exceptionnelle monographie consacrée à un des fondateurs de l'Ecole littéraire de Montréal en 1895, un poète délicat mort trop jeune en 1907. . . . Un livre important pour les études sur notre littérature vers 1900."

—LE JOUR

DIFFUSION EN LIBRAIRIE
Les Mesageries littéraires
des éditeurs réunis inc.
6585, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2S 2S1
Tél.: (514) 279-8479



éditions Asticou

46A, rue Saint-Raymond Hull (Québec) J8Y 1R7
Tél.: (819) 776-5841

Les écrivains ont la dent dure pour les fonctionnaires, une sorte de tendre cruauté. Si les ouvriers opprimés sont malheureux et dignes de solidarité, les employés de bureau aliénés n'ont que ce qu'ils méritent, le ridicule. Comme analyse sociale, ça ne tient pas debout, mais ça a fait noircir je ne sais combien de pages de papier, voir entre autres Gogol, Maupassant ou Kafka. Jean Barbeau en ajoute modestement quelques unes, même pas une centaine, mais dont la férocité ne reste pas en demeure. Le petit employé bafoué y gagne un nouveau et assez brillant portrait littéraire. Ce morceau de bravoure se pare déjà d'un titre qui en vaut la chandelle : *une marquise de Sade et un lézard nommé King-Kong*. Programme, on le voit, qui nous entraîne du côté du fantastique si souvent utilisé pour y contraster la platitude bornée de l'univers des bureaux. Je vous passe rapidement le prévisible : Hercule, eh ! oui !, est petit, chétif, tâillon, méticuleux, mesquin, obséquieux, envieux, lâche, ajoutez ce que vous voulez en conformité au modèle consacré par les canons littéraires les plus inébranlables : Hercule s'avère le lieu commun même du petit fonctionnaire. Sa femme, Agatha, « celle qui est bonne » suivant l'étymologie que nous rappelle Jean-Cléo Godin, n'est évidemment que cela, sa femme, celle qui l'attend, le nourrit, l'habille et en est déçue : sa mégère frustrée. À ce motif désormais classique, le dramaturge greffe le fantastique qui doit servir à charger définitivement

les deux anti-héros mais dont on pourrait aussi bien croire qu'il les sauve. Pourtant Barbeau fait tout ce qu'il faut pour insister sur le dérisoire des fantasmes d'Agatha et d'Hercule leur opposant soigneusement un sonnet de Louise Labbé et *Cyrano de Bergerac*, oui encore, et pointant que leurs « élucubrations » relèvent des « romans d'aventure à cinq sous ». Il a beau faire, il nous convaincra plus aisément de son snobisme que du manque de séduction d'Agatha en « Jeanne » dans la jungle aux prises avec les crocodiles et les cannibales en rut ou encore en infirmière prête à tout céder au médecin militaire au moment où la défaite ne leur laisse plus que quelques moments à vivre. Quant à la transformation d'Hercule Cyrano en King-Kong, malgré les sarcasmes d'Agatha, elle ne manque pas de piquant et d'une certaine force. Par leur pouvoir d'imagination, Hercule et Agatha se détachent des conditions d'existence auxquelles le dramaturge semble apparemment les contraindre. Jean Barbeau veut ridiculiser l'imaginaire des « romans à cinq sous », mais sa pièce fait voir qu'on peut en vivre littéralement et pas plus mal, si l'on y songe bien, que le lettré ne vit de sa littérature. On peut préférer Sade à King-Kong. Mais quand les amateurs du divin marquis se gaussent entre eux du gorille ridicule, ils perdent leur temps : les lézards devant leur téléviseur ne les entendent pas. Oserai-je prétendre qu'ils n'en ont aucun besoin ? . . .

Je conclurai brièvement, prêt à attendre un peu encore les textes à venir avant de me faire une idée nette de la nouvelle manière de Jean Barbeau. Il semblerait en tout cas que la question du joul y occupe moins de place et que les thèmes se généralisent au-delà de problèmes québécois très localisés. On peut constater également que le rôle de censeur plaît toujours au dramaturge, mais que son pouvoir d'imagination en définitive lui donne sa valeur. Et cette imagination n'a pas tari ; si la bonne conscience sociale pouvait se faire un tout petit peu moins sûre d'elle-même . . .

Denis Saint-Jacques

une marquise
de sade
et un lézard
nommé
king-kong

jean barbeau

